

ont eu lieu cette semaine dans la maison des pauvres. Il est facile de juger par ce chiffre du nombre des malheureux sans pain, sans feu, sans vêtements, qui périssent chaque jour au fond de leurs misérables huttes.

Les nouvelles de l'Irlande offrent chaque jour un tableau de plus en plus sombre, les rapports des provinces ne constatent toujours que des décès, et sont remplis de détails, dont la seule lecture fait frémir. Partout cependant les mesures s'organisent, les comités de secours, les meetings secourent les malheureux, mais la disette et la maladie ont fait de tels progrès, que le soulagement des classes pauvres ne saurait être immédiat. Partout on vote des remerciemens au peuple anglais pour le concours qu'il donne si généreusement à tant de souffrances.

## ORIENT.

—Les nouvelles d'Orient, du 20 janvier, nous apprennent que le cholera ravage en ce moment l'Arabie. 15,000 personnes en sont mortes, dit-on, dans l'espace de neuf jours.

## TURQUIE.

—Les journaux de Constantinople sont remplis de détails sur la séance du divan, dans laquelle a été décidée la suppression du marché aux esclaves.

## TAHITI.

—La reine Pomaré a consenti à revenir à Tahiti, à bord d'un navire anglais qui la transportera de Raïaten jusqu'à une petite Ile voisine de Papéti. Elle acheverait le voyage à bord d'un bâtiment français.

## MEXIQUE.

—Des avis du Mexique, allant jusqu'au 5 février de Mexico et jusqu'au 7 de Vera-Cruz, annoncent que le clergé avait consenti à faire au gouvernement un prêt mensuel de \$450,000 jusqu'à ce que la paix pût être assurée, et que Santa-Anna, après avoir reçu les protestations contre la loi spoliatrice des biens de l'église avait écrit au congrès pour lui recommander de la modifier en acceptant ce compromis. Ces avis ne parlent point de l'évacuation de Vera-Cruz, mais ils sont antérieurs à ceux qui l'annonçaient. Il n'y a point de nouvelles du théâtre de la guerre.

*Nouvelles très-importantes.*—*Bataille sanglante dans les rues de Saltillo.*—*Autre bataille terrible à la Passe de Rincouada.*—2000 Américains, Et 5000 Mexicains tués!

Le *Sun* de New-York, a apporté hier en cette ville les nouvelles extraordinaires suivantes arrivées à la Nouvelle-Orléans le 13 du mois courant.

Le 20 février, les forces du général Taylor étaient stationnées à environ vingt milles de Saltillo. Là il eut une escarmouche avec l'ennemi; et aussitôt il tomba sur Saltillo avec sa petite armée de 5,000 hommes.

Le jour suivant, il y eut combat sanglant dans les rues de Saltillo.

On représente ce combat comme un des plus terribles et des plus désespérés qui aient jamais eu lieu; on dit que tous les édifices de la ville ont été littéralement teints de sang.

Parmi les officiers qui ont été tués dans cette circonstance, on compte le colonel Morgan, brave commandant des volontaires de l'Ohio.

Le général Taylor fit alors transporter ses bagages et ses provisions à Monterey, et en partant, il tomba sur la passe de Rincouada.

C'est là qu'une autre bataille terrible eut lieu, et les Mexicains furent repoussés au bout de la bayonnette et du canon.

Dans les deux batailles, on estime la perte des Américains à deux mille hommes, et celle des Mexicains à quatre ou cinq mille.

Environ, 5,000 Mexicains avaient réussi à se frayer un chemin à travers la passe, ils étaient en possession de tout le pays du Rio-Grande.

Toutes les communications entre Saltillo et Matamoros ont été coupées.

Le *Picayune* de la Nouvelle-Orléans remarque que ces nouvelles viennent de sources mexicaines et ne seront peut-être pas confirmées. Cependant, il ne doute nullement qu'une bataille n'ait eu lieu.

On dit que la ville de Marina, entre Cancargo et Monterey, est en possession des Mexicains.

Nous recevrons d'autres détails prochainement.

Une autre nouvelle importante, c'est que 50 ou 60 vaisseaux ont quitté l'Ile de Lobos le 27 février, avec des troupes et des munitions de guerre pour le bombardement de Vera-Cruz que devait commencer le 10 de mars.

## LE KNOT.

## CHAPITRE 6.

## SUITE.

En reconnaissant la voix du comte, Raphaël ouvrit la porte d'une main tremblante et demeura immobile et pâle devant lui.

—Qu'avez-vous donc, Raphaël? lui dit le comte d'un air tout joyeux, n'est-ce pas votre père qui vous éveille et vous tend la main?

—Oh! est-il possible? s'écria le jeune homme hors de lui et se précipitant dans les bras du comte.

—Oui, très-possible, reprit celui-ci en le pressant sur son cœur. Ma fille ne désavoue pas la profonde estime où je vous tiens, et elle répond à votre demande comme vous pouvez le désirer.

—C'est trop, c'est trop! répéta plusieurs fois Raphaël, incapable d'exprimer les mille transports qui agitaient son cœur.

—Ce n'est pas assez, mon cher enfant, et il faut que vous veniez sur le champ de bataille affronter l'ennemi de plus près. En un mot,

je viens vous prendre pour vous présenter à Rosa comme mon fils et son fiancé.

—Oh! partons, partons, je vous suis.

—Mais, mon cher, vous passerez au moins votre habit, reprit le comte en riant du singulier empressement du jeune homme. Voyons, que je préside à votre toilette: vous être trop ému pour vous en bien tirer. Et moi, vieux capitaine, je suis habitué à faire l'inspection de mes soldats, surtout quand je les mène au feu.

Raphaël cependant fut bientôt prêt, et il suivit le comte d'un pas impatient. Rosa, de son côté, n'était pas dans une moindre agitation: son père l'avait prévenue de la visite de Raphaël, et si nous devons dire qu'elle en ressentait au fond quelque joie, son trouble cependant la jetait dans un grand embarras. Elle prenait un livre, et s'asseyait devant la cheminée: puis, se levant tout-à-coup, elle donnait un coup d'œil sur la glace et sur son ajustement, s'approchait de la croisée, s'y tenait quelques instans debout, se rapprochait de la porte, écoutait, et croyant entendre des pas lointains dans le corridor, elle se rejetait, rouge, hors d'haleine, tremblante, dans le fond de l'appartement. Quand Raphaël entra, elle eut pourtant assez de force pour se lever et s'avancer de quelques pas vers son père.

—Ma chère enfant, lui dit le comte en l'embrassant au front; je te présente mon fils Raphaël, qui, sous ce titre, a certainement droit à une bonne place dans tes affections.

Veuillez donc me regarder comme un frère, ajouta Raphaël avec une touchante expression de tendresse et de respect, quoique je ne sache pas comment je pourrai mériter la confiance et l'estime qui accompagnent ce doux nom.

—Oh! monsieur, vous les méritez déjà, répondit Rosa, je suis heureuse de vous le dire, et...

Elle s'arrêta, confuse et inquiète, craignant d'avoir trop naïvement exprimé les pensées de son cœur.

—Rien ne me coûtera, s'écria Raphaël avec transport, pour justifier la bonté avec laquelle vous daignez m'accueillir.

Et saisissant une de ses mains, que Rosa ne songea point à retenir, il la porta respectueusement à ses lèvres.

—Bien, mes enfans, dit le comte, promettez-vous dès ce jour de compter l'un sur l'autre et je vous connais assez tous deux pour être sûr que désormais l'unique pensée de votre vie sera de vous prouver l'un à l'autre la constance et la force de votre attachement. Et moi, maintenant, je puis regarder d'un œil tranquille toutes les chances de l'avenir qui se prépare: rien ne doit plus m'arrêter dans la mission que le salut de mon pays m'impose.

—Ah! mon père, Dieu vous gardera dans les périls, s'écria Rosa, je le prierais tant pour vous.

—Que sa volonté soit faite en toute chose, reprit le comte, il n'en peut résulter que notre bonheur. Je goûte une joie trop pure en ce moment pour que je cherche à l'attrister mal à propos. Vous allez donc descendre à la chapelle, où notre cher curé et deux bons amis nous ont devancés, et là, fiancés devant Dieu, vous attendrez du moins avec une espérance certaine le moment d'une irrévocable union.

Raphaël, au comble du bonheur, offrit son bras à Rosa et suivit le comte dans la chapelle. Ils s'approchèrent de l'autel avec un profond recueillement; le comte plaça dans un plateau d'argent ciselé une bague enrichie de diamans qui lui venait de ses ancêtres, Raphaël y déposa une autre bague également ornée de diamans et de la miniature de sa mère. Après la bénédiction, les deux fiancés, aussi émus l'un que l'autre, échangèrent leurs anneaux, puis, se retirant dans le vestibule qui précédait la chapelle, ils se jetèrent aux pieds du comte, qui les reçut dans ses bras avec des larmes de joie. Il fut ensuite convenu que, sans s'imposer aucune contrainte, on se tairait cependant sur la cérémonie qui venait d'avoir lieu.

—Et maintenant, ajouta le comte, allons rejoindre nos hôtes et nos amis.

Il était environ huit heures du matin: un jour pur commençait à peine à chasser les dernières vapeurs de la tardive aurore: le ciel, d'un bleu d'opale, légèrement voilé par des nuages diaphanes, annonçait encore une de ces froides et belles journées d'hiver qui semblent jetées au milieu de la saison rigoureuse comme un souvenir du printemps évanoui. En ce moment, le château du comte Bialewski ressemblait à une forteresse prise d'assaut: une foule toujours croissante en encombraient les portes: l'esplanade était couverte par les habitans des villages voisins, presque tous armés de bâtons et de fusils rouillés: les cours étaient remplies de gardes, de piqueurs, les uns à cheval, les autres à pied: ceux-ci sonnait du cor, ceux-là agaçant les chiens accouplés et grondans, ce qui faisait, on l'imagine